

CHAPITRE PREMIER

J'avais été à deux doigts de m'endormir. Pour rester éveillé, j'entrepris de dessiner dans un coin de mon calepin une bouche dentée qui mordait le « C » du répertoire. De la salle me parvenait les habituels « bruits d'interro » : griffonnements, reniflements, feuilles qui se plient, trousse qui racle sur le formica. Entre nous, nous appelions « bruits d'interro » cette ambiance très particulière qui règne lorsque les élèves se torturent le crâne sur les sujets que nous distribuons. J'avais toujours l'impression, enfin je pensais avoir l'impression que la matière grise émettait à ce moment des sons ou des odeurs spécifiques.

La bouche terminée, j'entrepris de lui donner un corps draconiforme. Je tentais de ne pas déborder sur la liste de noms, mais il y avait bien peu de place. Un éternuement un peu fort me fit lever les yeux, instinctivement. J'entrevis Laurence (une grande fille avec un physique assez ingrat, que ses camarades qualifiaient volontiers de « jument ») qui gardait sa main devant sa bouche, essayant de se faire discrète. Puis je regardai dans la direction opposée. Comme je m'y attendais, Pedro et Jacques s'échangeaient leurs impressions sur quelques questions, profitant du raffut occasionné. Je ne résistai pas à une envie d'intervenir :

– Pedro, fais attention aux conseils de Jacques, c'est un nul !

Quelques rires saluèrent ma remarque et les deux acolytes se regardèrent en hochant la tête et en soupirant, avec l'air de penser : le gars, il se croit drôle. D'une certaine façon je m'en moquais, je savais qu'ils avaient une petite dose de rancune envers moi, parce que j'étais plus vieux qu'eux de quelques années à peine et que j'étais leur prof. Je les trouvais sympathiques de toutes façons et ils me le rendaient bien. Il fallait seulement de temps en temps leur rappeler qu'ils étaient dans une école privée, qu'ils payaient pour apprendre et pas pour se gausser ou dormir dans un coin de la pièce.

Tandis que le calme se reformait, tel un spectre opportuniste, je jetai un œil fatigué à ma montre et vis avec horreur qu'une demi-heure restait avant la fin de ma journée et que cela risquait d'être très long. J'avais soif, j'étais apathique et je ne rêvais que d'un bon steak et d'un pack de glace à la poire, avec du topping chocolat.

Je regrettais d'avoir prêté ma salle informatique, le temps de cette interrogation, à l'hystérique qui assurait les cours d'anglais dans l'école. Elle avait besoin de montrer des documentaires sur Londres à ses élèves et je détenais dans mes locaux la seule télévision couleur assez large. Je me servais de cet écran, un plasma 108 centimètres, pour faire des démonstrations et lorsque j'avais la paix pour lancer des jeux vidéo du dernier cri (il faut bien se détendre).

On nous avait relégué dans un atelier de dessin publicitaire qui sentait l'huile, l'eau croupie et la vieille gouache séchée. Des trombes de rayons chargés d'UV pénétraient par les baies vitrées et le thermomètre montait au-delà des trente degrés. C'est un temps que je n'aime pas trop, on y sue gras. L'avantage que je lui trouve cependant, c'est que les pauvres types qui font les arrogants dans leurs costumes cravatés ont un air de chien battu, qu'ils ont la figure rouge, le front moite et des auréoles de sueur aux aisselles. C'est aussi le moment privilégié pendant lequel mes jeunes étudiantes sortent leurs T-shirts légers et leurs jupes volantes. Je pouvais m'assurer, depuis mon estrade, que certaines s'étaient allégées au point de venir au cours sans maintenir leur poitrine. J'avais plusieurs fois été surpris par les filles alors que je regardais certains points de leur anatomie du haut de mon estrade ou lorsque je passe aux écrans et plus d'une m'avait lancé des regards étranges. Je crois bien avoir vu quelquefois des lueurs d'excitation.

J'achevai une griffe et contemplais mon travail. Comme toujours, j'avais réussi le dessin dans un vieux répertoire, dans un coin de page. Avec mon habituelle guigne de dessinateur amateur, je savais que toute tentative de refaire le même sur une feuille de papier propre était vouée à l'échec... Mon dragon croquait le « C » et lacérait la feuille de ses pattes puissantes, ouvrant des entailles dans le papier quadrillé. Si j'avais eu plus de temps, j'aurais certainement ajouté des viscères s'écoulant des plaies du papier... Un coup d'œil à mon cadran numérique et je vis la libération : 16 h 55.

Je fis un tour d'horizon des visages. Plusieurs paires d'yeux croisèrent mon regard, ceux qui avaient terminé et qui attendaient un peu avant de me demander de sortir. Je les devançai de quelques secondes et annonçai :

– Ceux qui ont fini peuvent sortir et aller boire un café. J'espère que vous le méritez...

Le temps d'un battement de cil, la moitié de la classe était debout, sac au dos, feuilles en main. Je notai que certains avaient leur cigarette sur l'oreille, pendant qu'ils se succédaient vers le bureau pour rendre leurs paquets. Les uns arboraient une mine réjouie, d'autres un air dépressif. Christine, fidèle à elle-même, voulut savoir si elle avait bien répondu à la question sur les générations de processeurs et si l'option qu'elle avait choisie dans l'installation réseau était la bonne. Avant qu'elle puisse poser quatre cents vingt questions, je la bloquai en lui faisant le signe du « temps mort », mes index raidis frappant la paume de ma main ouverte :

– Hey, moi aussi je veux rentrer chez moi ! Tu n'as qu'à regarder sur tes cours, moi je me tire...

Se composant une mine hautaine, elle s'enfuit en plaisantant :

– Mais quel rapiat, ce prof, c'est même pas la peine ! C'est un vrai fonctionnaire !

Puis, se retournant, elle me prouva qu'elle ne m'en voulait pas en souriant, agitant la main :

– Au revoir monsieur le professeur... (avec cet accent ironique qui me plaisait bien)

Il avait fallu que j'attende la sortie de James. Un type très grand, noir et très cool qui était un de mes meilleurs éléments. J'étais d'ailleurs étonné qu'il soit le dernier à sortir. Je lui demandai, alors qu'il me remettait ses copies :

– Un problème ?

– Non, ça va pour l'interro. J'ai commencé un peu tard parce que je lisais la doc de *Warzone*...

Warzone était un jeu pour PC qui venait de sortir, que j'avais déjà testé. Je lui lançai, alors qu'il franchissait la porte :

– Fais gaffe au deuxième stage, la carte rouge est cachée derrière des bidons !

Il me lança un coup d'œil que j'aurai qualifié de complice, fourrant sa grande main dans la poche de son pantalon trop large.

Quelques minutes plus tard, je sirotais un chocolat bien tassé près de la machine à boissons et je vis arriver Michel. Il portait un pantalon de velours que je haïssais, un pull avec un col en V sur une chemise qui se serait voulue Hawaïenne si elle n'avait eu cette couleur vert-de-gris un peu terne. Il ne vit pas mon sourire ironique alors qu'il venait me serrer la main en tenant contre lui une sacoche en vieux cuir marron d'où tentaient de fuir les copies de ses élèves, sans doute alarmées par son mauvais goût vestimentaire. Je lui offris un café et il accepta de bon cœur, posant son bagage sur la photocopieuse. Nous avions un manque de conversation ce soir-là et il se passa une bonne minute avant qu'il n'engage un sujet :

– Tu ne veux pas venir avec nous demain ? J'emmène les premières TI visiter l'architecture des églises et des cathédrales de Paris.

Je le couvai d'un air accusateur :

– Tu sais ce que je pense du Clergé ?

– Rassure-toi, on ne va pas célébrer la Grande Messe, on va juste regarder quelques vieilles pierres. Je crois que tu aimes le style gothique...

Je fis mentalement un rapide examen de mon emploi du temps, en lui demandant d'attendre. Mercredi risquais d'être chargé. Mais bon, on trouve toujours moyen.

– Et ça va prendre longtemps ? lui demandai-je.

– J'ai fais un circuit, on va rester dans le quartier et puis on va jusqu'aux vieilles rues vers Saint Michel et on finit à Notre-Dame. L'heure de départ c'est midi, à la fin des cours. Chacun prend sa bouffe.

Il avait un air de gentil organisateur en disant cela. J'avais un doute :

– Tu as demandé à trois classes de venir avec toi et personne n'a râlé ? C'est pourtant pas trop leur truc...

Michel soupira. Il s'efforçait de reproduire le son d'un bateau gonflable sur lequel on saute à pieds joints pour le vider de son air.

– Je sais bien qu'ils s'en foutent, mais ils ont envie de se détendre et puis c'est pas mauvais pour eux. Ce serait sympa si tu venais, il y aurait un intermédiaire entre les jeunes et moi.

Il faisait allusion à ses quarante-huit ans. J'en avais vingt-deux de moins, et cinq de plus que la moyenne de mes élèves. C'est vrai, j'étais le médiateur parfait. En plus, j'avais de bonnes relations avec la

plupart des jeunes, car j'étais resté dans leur univers et je vivais avec leur temps. En fait, c'était aussi le mien. Il n'en fallait pas moins pour me décider :

– Et bien ça marche. Je serais là vers midi moins le quart. Je prendrais un saucisson de montagne et du beurre, on achètera du pain.

– Super, ça va être une vraie orgie.

Je m'esquivai après avoir jeté adroitement mon gobelet de plastique dans la corbeille surpeuplée. Michel me fit un signe de la main en rotant discrètement son café. Quelques pas plus loin, je stoppai sur la pas de la porte et je l'interpellai :

– Hey !

Il haussa un sourcil.

– Essaie de trouver un autre pantalon pour demain, sinon je vais avoir la honte !

– Enfoiré ! me lança-t-il alors que je dévalais les marches.

Je croisai le prof de pub, un type assez arrogant dans un costume de prix, qui me fit l'honneur d'un salut, m'appelant par mon prénom :

– Bonsoir, Uther, ça va ?

Il se foutait du contenu de la réponse, autant que moi de son costard de premier de la classe. Cependant, il y a un certain protocole hypocrite entre collègues. Il était déjà loin quand je lui répondais un « bonsoir » impersonnel.

CHAPITRE II

Il était dix-sept heures, le lendemain, lorsque les derniers élèves nous quittèrent. Après avoir longuement marché et parlé, j'avais envie d'un demi. Nous partîmes donc, Michel et moi, en quête d'un café et nous quittâmes Notre-Dame pour errer près de Saint-Sulpice, cette église qui présente une si curieuse façade.

– Et bien tu as vu, ils ont pas mal apprécié pour la plupart, me dit-il après avoir humecté sa moustache dans la mousse.

– Ouais, heureusement que je suis venu aussi pour discuter avec eux parce que tu as l'air d'un vieux cinéaste aigri...

Pour l'occasion, il avait laissé ses pantalons affreux et portait un jean noir et une veste gris foncé. Le look, plus son air las, lui donnait un visage ténébreux. Je préférais les vêtements un peu plus sport, surtout par ce temps.

Il sembla hésiter un moment, les yeux rivés sur un distributeur de cacahuètes. Puis il revint dans la réalité :

– Tu sais, j'ai un copain curé qui a des problèmes avec son ordinateur.

Je me demandai pendant un moment si c'était une blague et qu'il attendait un peu pour m'annoncer la chute. Mais au lieu de ça il continua de boire sa bière. Il me faisait rire quelquefois sans rien faire, parce qu'il avait une tête à faire rire. Au lieu d'être prof, il aurait du devenir comique ou quelque chose comme ça. Il avait un physique banal, une coupe de cheveux banale, il s'habillait normalement avec dix ans de retard sur une mode assez ringarde. L'important, c'était qu'il ne le faisait pas exprès. Il avait seulement une femme de mauvais goût qui s'occupait de tout et lui se foutait totalement de ce qu'il portait.

– Ce n'est même pas drôle, tu as fait mieux, lui dis-je comme il ne se décidait pas à parler.

Ses yeux exprimaient une réelle surprise :

– Hé, mais je n'essayais pas de faire une blague ! se renfroga-t-il. Je connais un curé et il voulait savoir si je pouvais le dépanner avec son micro. Comme je t'ai sous la main, tu pourrais peut-être venir m'aider ?

J'étais fatigué et je n'avais pas envie de croire à ses fariboles. Je regardai ma montre, parce que j'avais à faire :

– Bon, eh bien moi je termine et j'y vais !

– Tu ne me crois pas ? (il était soudain si sérieux que je commençais à douter).

– Je n'aime pas me faire piéger dans des canulars stupides, c'est tout.

Son visage triomphant que ne me disait rien qui vaille.

– Et bien soit, je te parie cent euros que je dis la vérité sur tous les plans. Tu m'accompagnes chez lui et si j'ai menti je te donne le fric. Si tu es sûr de toi...

C'est à partir de ce moment que j'ai su que cette histoire était vraie. Un type pragmatique, professeur de français, de philo et d'histoire de l'art qui se livre à des paris stupides, je ne connais pas. Posant un billet sur le comptoir, je le pris de vitesse :

– OK, tu as gagné c'est ma tournée. On va chez le cyber-cureton, Mais je ne parie rien du tout !

– Il va être content de nous voir.

Je trouvais assez bizarre qu'il me dise ça, sur l'instant.

Le type ne logeait pas dans une église, ni dans un monastère. Son appartement était sombre, un deux-pièces dans un vieil immeuble, dans une vieille rue, dans un vieux quartier. Il était meublé essentiellement par des étagères cintrées par le poids des livres. En entrant, Michel nous présenta. Le curé (dans mon ignorance, je préférais lui donner cet attribut), qui se nommait Alexandre, tiqua quand il sut que mon prénom était Uther. J'étais habitué à entendre des remarques, mais rarement de ce genre :

– Vous avez un prénom original. C'est comme le Roi, hein ? U-T-H-E-R ?

– Oui, comme Pendragon.

Curieusement, on me posait rarement cette question. Je crois que c'est parce que les gens n'ont pas beaucoup de culture sur ce sujet. Ils connaissent le Roi Arthur, Lancelot du Lac et puis l'épée, mais ne veulent pas en savoir plus. J'étais certain que ce curé avait lu plusieurs fois la quête du Graal, comme beaucoup d'autres livres de ce genre : c'était gravé sur son visage. Moi je l'avais fait une fois et cela suffisait car l'histoire était bien longue. Je la trouvais encore plus compliquée que la trilogie du Seigneur des Anneaux, avec les bigoteries en plus.

Michel avait l'air un peu embarrassé. Je le comprenais, car j'avais souvent éprouvé une sensation bizarre en présentant deux de mes amis qui ne se connaissaient pas. On a toujours un peu peur que le courant ne passe pas et qu'ils se haïssent et qu'ensuite ils viennent nous dire que l'autre est un abruti.

Notre hôte nous indiqua un porte-manteau pour laisser nos pardessus, mais nous n'en portions pas, alors je détendis l'ambiance :

– J'enlève mes moufles au-dessus de vingt-trois degrés.

En pouffant, il nous indiqua une porte dans un coin de la pièce. C'était la salle informatique (placard informatique serait plus juste). Le matériel contenu était pourtant très bon, ce qui m'étonnait. Je pensais trouver un vieux clou avec écran monochrome et les unités de disquettes intégrées, avec trois logiciels dont les concepteurs étaient morts depuis longtemps. En fait, Alexandre possédait un PC de forte puissance, avec un lecteur de CD-ROM, deux disques durs et une unité de stockage de sauvegarde. Il était doté d'un écran couleur grand format et d'une de ces souris à boules qui peuvent se poser n'importe où. Je vis en outre un tas d'étagères contenant divers logiciels, dont certains très chers, ce qui acheva de m'étonner. Je m'exclamai :

– Et bien dis donc on ne s'ennuie pas question soft ici...

Le curé eut un sourire :

– Je vois où vous voulez en venir, mais je ne suis pas un pirate.

Je renchéris :

– Vous les avez payés ? (cela me semblait aberrant, car les particuliers payaient rarement les logiciels professionnels).

– Mon frère en vend.

Il ne souriait plus à présent et il faisait mine de s'intéresser à l'écran vide, m'enjoignant tacitement de changer de sujet. Je ne voulais pas le froisser.

– Bon, eh bien puisque je suis là, on va peut-être regarder ce qu'il a, ce bestiau !

– Il fonctionne très bien au niveau électronique, je vous préviens.

Michel tripotait une boîte en carton aux couleurs d'une marque connue de logiciels. Il ne voulait pas s'incruster, bien qu'il connaisse aussi pas mal de choses dans ce domaine. Je commençais à émettre des hypothèses :

– Donc il s'agit d'un problème de programme ?

– En fait, c'est général. Mais il vaut mieux que je vous montre, de toutes façons vous ne me croiriez pas.

Je le scrutais tandis que, de profil, il agençait un peu l'espace réduit pour nous permettre de nous asseoir.

– Vous savez, enchaînais-je, quelquefois les ordinateurs ne demandent qu'un réglage infime pour se mettre à fonctionner correctement. C'est un des instruments les plus bêtes qui soient...

Nous avions à présent trois places assises et en quelques secondes nous étions installés face à l'écran. Le doigt sur l'interrupteur power, Alexandre me regarda dans les yeux, avec un sérieux que je n'aurais pas mis en doute :

– Michel vous a dit pour moi ?

– Comment ça ?

– Je travaille pour l'Eglise.

– Oui, oui, je sais.

– Alors vous allez comprendre pourquoi je m'inquiète.

La diode s'illumina tandis qu'il pressait le bouton. Dans le silence, j'écoutai le bruit caractéristique du disque dur, des lecteurs divers qui opéraient leurs tests, puis l'écran nous offrit quelques secondes d'inscriptions que je connaissais par cœur, les tests de mémoire, l'affichage de la configuration. Pour l'instant tout me semblait normal, mais je jugeai bon de n'en rien dire. Un bip retentit, puis l'écran afficha le menu de configuration. Et là, je fus si étonné que j'ouvrais la bouche sur un aboiement muet. Alexandre se retourna avec un air triste :

– Voilà, ça commence.

Le menu de configuration permet (en temps normal) à l'utilisateur de définir plusieurs réglages pour l'ordinateur, selon ses besoins. Il s'agit d'une petite procédure de programmation très simple et le tour est joué. Il y avait trois choix dans la liste définie par le curé :

DEPRAVATION
IGNOMINIE
CORRUPTION

Le curseur clignotait sur le premier choix et il attendait notre bon vouloir. La surprise passée, je demandai à Alexandre :

– Ce n'est donc pas vous qui avez fait ce menu ?

– J'en avais un, mais ce n'était pas celui-là.

J'avais posé cette question d'un ton désabusé, car je connaissais à l'avance sa réponse.

Michel s'approcha, vivement intéressé :

– Moi je parierais pour un virus.

C'était aussi mon avis.

– Je vais prendre le choix dépravation, pour vous montrer... souffla notre hôte.

Une fois la touche ENTRÉE pressée, un nouveau bip retentit. À la place des habituels messages indiquant la bonne marche de l'ordinateur, des phrases apparaissaient :

TU ES UN CHACAL
TON ÂME EST NOIRE
SOIS MAUDIT

Cela ressemblait bien à un virus. Souvent d'ailleurs ceux-ci portaient des noms qui sentaient le soufre, comme *Armageddon* ou *Beast*, ou *666*. Une fois la surprise passée, ce n'était plus pour moi qu'une question de minutes : un anti-virus et je boutais le bazar honni hors de sa cache.

Après plusieurs dizaines de phrases diverses, allant du menaçant au franchement vulgaire, l'écran devint noir, puis des photos pornographiques d'une intensité rare se mirent à défiler, comme un kaléidoscope. On voyait des jeunes filles aux prises avec des chiens et des porcs, ou avec de gros hommes au sourire sadique. La dernière image, qui resta longtemps dans mon esprit comme la pire des perversions, représentait une fillette bien trop jeune qu'un bouc prenait par derrière. Un homme velu et ventru tenait les cornes de l'animal et forçait la bouche de la victime avec son sexe. Elle pleurait. Le tout avait duré un peu plus d'une minute.

Le visage d'Alexandre exprimait une gravité sans borne. Michel était subjugué et il avait lâché la boîte du logiciel sur la moquette.

– Ça a empiré, dit finalement le curé dans un souffle, brisant le silence.

– Les images ne sont pas toujours les mêmes ? (j'avais posé cette question en redoutant la réponse)

Il parut troublé quelques secondes, mais cela était sûrement dû aux images que nous avions visionné.

– Et bien, la première fois que ce menu est apparu, j'ai appuyé comme nous l'avons fait là sur dépravation. Après quelques messages pas trop graves, j'ai eu des petites séquences très sages, des femmes nues qui se tordaient dans leurs draps et se touchaient. J'ai été très choqué tout de même (il rougit) et j'ai arrêté le déroulement de la séquence d'initialisation. Ensuite j'ai redémarré et en revenant j'ai choisi ignominie. Les séquences sont d'un autre genre, on voit des gens qui vomissent ou qui défèquent sur des cadavres d'animaux, ou alors des fosses pleines de viande et de mouches. Je suis revenu ensuite au premier choix du menu et j'ai été horrifié parce que les images changeaient. Les femmes étaient plus jeunes, utilisaient des objets pour se pénétrer et quelquefois même se livraient à des ébats à plusieurs.

– C'est plutôt inhabituel comme virus, non ? me demanda Michel tandis que l'autre reprenait son souffle.

Je n'osais pas donner mon opinion. En fait, j'avais même peur d'avoir un avis, mais je décidai de faire mon boulot :

– En fait, si je raisonne en informaticien, c'est pratiquement impossible. Chaque image que nous avons vu occupe, dans cette résolution d'écran, un peu plus d'un dixième de méga (le mégabit est une unité de stockage utilisée en informatique). Nous avons vu une bonne trentaine de photos, ce qui nous donne trois mégas par séquence. En général, un virus est de taille très réduite, pour tenir sur une disquette ou dans un message sans que l'on puisse le détecter. Combien de fois avez-vous essayé le menu dépravation avant d'en arriver là ? (j'avais saisi un calepin et commençais à prendre des notes)

Alexandre ne mit que quelques secondes à répondre :

– Je crois que c'est la septième séquence.

Je fis rapidement un petit croquis, multipliant sept par trois, puis encore par trois pour faire une estimation :

– En supposant que dans chaque choix du menu il y ait autant de photos, nous arrivons à un peu plus de soixante mégas. Aucun virus ne peut faire cette taille et aucun virus ne peut générer des photographies d'une telle qualité. Il doit y avoir une masse de données dans ce micro qui sont venues d'ailleurs.

Michel ricana :

– Il y a des gens qui paieraient pour pouvoir visionner ces photos !

La plaisanterie ne plut pas trop à son ami. Il eut un sourire crispé :

– En fait ce qui me gêne le plus, c'est surtout quand je pense que quelqu'un a forcément photographié ces scènes, avec tout ce que ça comporte de cruauté et d'inhumanité. J'ai aussi remarqué que les personnages ne sont jamais deux fois les mêmes et je n'arrive pas à trouver pourquoi on aurait pris la peine de changer à chaque fois les modèles. Les dernières séquences qu'on a vues, avec les animaux...

Il laissa sa phrase en suspens et il y avait bien assez de matière à réfléchir pour que nous imaginions la suite. Ces fillettes violées de façon si ignoble (si toutefois il y avait des degrés dans la cruauté d'un viol) avaient quelquefois une expression de plaisir sur leur visage. J'avais remarqué ce détail, mais ce fut seulement à ce moment que j'en pris pleinement conscience. Cela me semblait totalement impossible, tant elles étaient jeunes.

Alexandre reprit le contrôle de son clavier et attira notre attention :

– Vous êtes loin d'avoir tout vu.

Il donna par un code de trois lettres l'ordre au micro de charger le gestionnaire de programmes à partir duquel les logiciels fonctionnaient. Au lieu de la publicité qui s'affiche normalement, des lettres de feu apparurent, nous crachant à la face le mot :

BIENTÔT

Notre ecclésiastique griffonna le mot sur une feuille de papier, à la suite d'une série d'autres mots. Puis l'écran habituel du gestionnaire de programmes nous sauta au visage. Après quelques secondes, un nouveau phénomène nous cloua sur nos sièges.

– C'est quand même fort, dis-je dans un souffle.

Michel jura, d'une façon qui m'aurait fait rire dans d'autres circonstances :

– Bordel de chiotte !

C'était tellement bien fait que j'approchai mon visage du moniteur pour essayer de distinguer les détails et surtout pour voir si c'était bien de l'imagerie informatique. Je crois que si je n'avais pas vu ces minuscules carrés de couleur qu'on appelle pixels, je serais parti vite fait de son appartement.

L'écran, lentement, était en train de s'effacer par le haut, gommé par des coulées de sang.

Lorsque tout fut écarlate, il y eut un bref éclair, puis l'écran resta noir, avec le curseur qui clignotait dans le coin haut gauche. C'était la seule réaction normale que cette machine avait depuis le début et j'y allais de mon commentaire :

– Il a planté. Au moins c'est quelque chose que je connais.

Le curé gardait son visage grave et Michel était épaté. J'étais quant à moi trop absorbé par le problème pour faire attention à tous les détails, aussi c'est ce cher vieux prof de français qui désigna la feuille de papier sur laquelle Alexandre avait griffonné :

– Il y a eu d'autres messages que ce « bientôt » ?

– Ha ! Oui, bien sûr (il nous tendit la feuille et ses doigts tremblaient légèrement).

C'était écrit avec trois encres différentes, mais on lisait bien. Il manquait cependant encore un ou plusieurs mots :

Prend garde je serais bientôt...

Je restais silencieux un moment. Il n'y avait aucun doute, le programmeur qui avait fait ce que je n'osais appeler un virus était très fort. Certainement le meilleur parmi les meilleurs. L'animation de ce sang coulant le long de la paroi de verre était un chef-d'œuvre de réalisme, l'enchaînement de tous ces problèmes était aussi fort qu'un scénario pour distiller une ambiance épouvantable. On avait vraiment l'impression de côtoyer un gouffre infernal, de toucher le mal. Je savais que les programmes sataniques existaient, mais en voir un de cette qualité était quelque chose de suffoquant.

– Vous êtes la cible d'un fou, dis-je finalement. Vous êtes connectés à Internet ?

– Oui.

– Et vous avez établi une connexion avec un inconnu ?

– Non, je l'utilise pour chercher des documents dans les bibliothèques. La dernière fois que je m'en suis servi, quand l'ordinateur fonctionnait, j'étais relié au Vatican.

Je scrutais son visage un moment. L'ossature de son crâne était allongée en hauteur, de sorte qu'il donnait l'impression d'avoir la face compressée en largeur. Il semblait marqué par des nuits courtes, le blanc de ses yeux gris-bleu laissait apparaître des veinules roses et de confortables valises soulignaient ses paupières. Cette histoire devait le hanter, eut égard à sa condition. Pour ma part, j'avais envie de résoudre ce problème au plus vite. J'avais aussi, dans un coin obscur de mon être, l'envie de voir la suite de ces photos. Voyeurisme ou curiosité ? C'était sans doute mieux de n'en rien savoir...

Pour ce soir, c'était suffisant. Je lui donnais comme consigne de ne pas rallumer son ordinateur avant mon retour. J'avais l'intention de revenir dès le lendemain avec quelques programmes-outils, des disquettes de lancement et des anti-virus performants.

Et tant que prof, j'avais souvent des creux dans mon emploi du temps et Alexandre pouvait facilement se libérer pour un moment.

Alors que nous étions prêts à partir, il attrapa le bras de Michel, en faisant un effort visible pour se contrôler :

– Je dois te dire une chose tout de même.

Puis, après quelques secondes de silence :

– Je crois bien que si je n'étais pas un catholique pragmatique, j'aurais dit que cette machine est l'autre d'un diable.

Je souriais et Michel faisait un effort pour garder son sérieux. Je demandais, histoire de ne pas partir sur une jambe :

– Un diable de quel genre ?

Son regard se fit plus vif alors qu'il se tournait vers moi :

– Un des plus malins.